

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,
par livraison de 16 pages.

Pour Abonnement et prime, un An \$1.00.
Bureaux à Montréal, 4, Rue St. Vincent.

SOMMAIRE : Chronique.—Jeanne-Marie, la Foraine, (suite).—
Son Éminence le Cardinal Bedini, Notice Biographique.—
Mgr. Dupanloup et la Convention du 15 Septembre entre
Napoléon III et Victor-Emmanuel.—Notices sur M. Fran-
çois Désaulniers et sur M. A. Leclerc.

PRIME AUX ABONNÉS.

Avec le numéro du 15 de ce mois tous les Abonnés de l'*Écho* qui auront payé leur abonnement à cette époque, recevront la seconde prime offerte par le comité de Direction ; cette prime consistera en une belle gravure d'un personnage historique du Canada. Les directeurs de l'*Écho* sont heureux de choisir cette occasion de dire au public Canadien combien ils sont flattés de l'encouragement toujours croissant qu'ils en reçoivent. Cela les met à même de faire de cette Revue un véritable *Journal des Familles* et de donner à chaque abonné une GALLERIE choisie des PERSONNAGES illustres de notre histoire. Nous disons aussi que les personnes qui n'ont pas encore payé leur abonnement à l'*Écho* et qui le paieront avant le 15 Avril, auront droit à la prime, de même que ceux qui s'abonneront d'ici à ce temps, et paieront d'avance. C'est une nouvelle faveur que nous faisons aux retardataires.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE. —Affaires canadiennes. — Situation aux États-Unis.—Efforts de la Confédération du Sud.—Anciennes colonies Espagnoles.—L'Espagne et l'Italie.—Cardinal Wiseman, état de l'Église catholique en Angleterre.—Vie de Jules César, par Napoléon III.—Isthme de Suez.—Perçement du Mont Génis, dans les Alpes.—Chemin de fer de Calais à Calcutta.—Ligne télégraphique entre l'Inde et l'Europe.

La dernière séance du Cabinet de Lecture a été un vrai succès. L'auditoire nombreux et d'élite, attiré par la haute réputation littéraire de M. l'abbé Desmazures et de M. Paul Stevens, n'a pas été désappointé ; les deux honorables *lecteurs* se sont montrés, le premier, historien de premier ordre, en racontant les *commencements des sociétés modernes* ; et le second, moraliste profond mais plein d'amabilité dans son *croquis des deux voisins*. Nous ne voulons pas analyser ces lectures, l'espace nous en empêche ; nous ne perdrons rien cependant pour attendre ; dans notre prochain numéro paraîtront les *Deux Voisins* par M. Paul Stevens.

Nous publierons, en même temps, la notice biographique de M. François Labelle et un essai littéraire bien pensé et bien écrit, intitulé : *On est heureux au collège*.

Avant de terminer nous rappellerons au public de Montréal la soirée littéraire et musicale qui doit

avoir lieu le 20 du courant au *Cabinet de Lecture*, en faveur des Sœurs de la Providence. Nous y entendrons le *chœur* si justement populaire des Montagnards, ainsi que Messieurs Smith et Laval-lée. M. Paul Stevens, le conteur aimable, le poète gracieux, s'est chargé de la partie littéraire. Ce que nous redoutons le plus pour ce concert, c'est que les sièges ne soient pas assez nombreux et que la salle ne soit pas assez large.

Le parlement canadien a été prorogé cette année nous avons presque envie de dire au chant du *God save the Queen*, entonné d'un commun accord par les députés de toutes nuances, heureux de revoir leurs pénates chéris et les faces bien-aimées de leurs électeurs. Cette session n'en restera pas moins une des plus remarquables de notre histoire.

Les États-Unis se plaignaient que la présence ici des réfugiés politiques, venus du Sud, dans un but politique, était une menace permanente pour les villes de la frontière ; le Parlement a passé, sans opposition sérieuse, la *loi des Aubains*, que nos lecteurs connaissent déjà ; et le gouvernement de Washington, reconnaissant, a de suite aboli l'odieuse système des passe-ports établi après l'affaire de St. Albans, et qui était un véritable cauchemar pour le voyageur et un embarras pour le commerce.

La mère-patrie nous reprochait notre apathie apparente dans l'œuvre, si sérieuse aujourd'hui, de notre défense nationale ; le Parlement a voté deux millions tant pour contribuer aux fortifications des principales places du pays, que pour payer les volontaires qui sont à la frontière ; et le gouvernement anglais, assuré de nos bonnes dispositions, a demandé aux Communes deux cents mille piastres pour le même objet, et dont cinquante mille seront dépensées dans le courant de l'année.

Mais toutes ces mesures s'effacent complètement devant celle de la Confédération. Cette grande et grave question est devenue, pour le moment et quant aux Canadas, presque un fait accompli. Sans vouloir nous prononcer sur ces changements constitutionnels, la conférence de Québec n'a pas eu tout le succès que ses auteurs en attendaient. Les provinces du

Golfe refusent, paraît-il, d'entrer pour le moment dans la Confédération. Quels en sont les raisons ou les motifs? Nous l'ignorons. Toujours est-il que ce refus pourrait avoir pour résultat ou de rendre nul l'acte du parlement canadien, ou de restreindre la Confédération aux deux provinces canadiennes seulement. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, car les honorables MM. Cartier, Galt, G. Brown et McDonald, d'après les dernières nouvelles, doivent partir pour l'Angleterre, et traiter la question avec le gouvernement impérial. Le traité de réciprocité et nos défenses nationales entrent aussi dans le cadre de leur mission.

Les défenses nationales préoccupent surtout nos hommes d'État et ceux d'Angleterre. Les menaces de la guerre américaine, les récriminations du gouvernement de Washington contre celui de St. James, les succès des armées fédérales durant ces quatre derniers mois et l'épuisement héroïque de la Confédération du Sud, tout semble dire de nous préparer à des événements graves et solennels.

Que ferait M. Lincoln, une fois vainqueur de son ingénieux rival, M. Jefferson Davis? A quelle besogne emploierait-il ses nombreuses armées? Les tournerait-il contre ses froids alliés du dehors, qui ne lui ont accordé depuis quatre ans qu'une stricte neutralité, ou bien contre les libertés de la nation elle-même? L'histoire des vieux empires, des républiques conquérantes est là, pleine d'enseignements et d'une logique que la constitution américaine ne saurait aujourd'hui renier ni affronter en face.

Mais cette conquête n'est pas encore faite; le Sud est encore debout, soutenu par de vaillantes armées.

Laissons un instant la parole à l'illustre chef de la Confédération :

"Notre patrie, dit-il dans son dernier message au Congrès, est aujourd'hui environnée de périls qu'il est de notre devoir d'envisager avec calme."

"Les récentes opérations militaires de l'ennemi ont amené la prise de plusieurs de nos ports et la dévastation de vastes régions de notre pays. Ces événements ont eu pour conséquence naturelle d'encourager nos ennemis et de déconcerter certain nombre de nos citoyens. Le capitol des États Confédérés est aujourd'hui menacé et en plus grand danger qu'il ne l'a encore été depuis le commencement de la guerre. L'aveu de ce fait, sans détour comme sans réserve, est dû au peuple, dont nous sommes les serviteurs, et sur le courage et la constance duquel tout notre espoir repose; il est dû également à vous, Messieurs, dans la sagesse et la résolution de qui le peuple s'est confié pour adopter

les mesures nécessaires pour le préserver de périls imminents."

Nos lecteurs connaissent les récents désastres du Sud : la prise de Charleston, ce berceau de la Confédération, défendu pendant près de quatre ans par le génie de Beauregard, la prise des forts Fisher, de Wilmington, et de tant d'autres places qui sont tombés devant la marche envahissante de Sherman. Tout cela cependant peut se réparer dans un jour heureux, par un de ces retours si capricieux de la fortune des armes.

La plus grande misère du Sud aujourd'hui, sans compter la désunion qui règne peut-être parmi les chefs de la confédération, est sans contredit le manque du nécessaire. Sur ce point, le Président Davis demande d'affecter une somme de deux millions en or, pour l'achat des vivres destinés aux armées de Virginie et de la Caroline du Nord; avec cela elles pourraient tenir jusqu'à la fin de l'année. Si cette somme était irréalisable, alors il faudra mettre, en réquisition des approvisionnements, sans en payer préalablement la valeur au taux du jour. Personne, ajoutait-il, ne croit en effet que le gouvernement puisse jamais acquitter, en or, l'engagement de payer \$50 un boisseau de blé ou \$700 un baril de farine. Il paraîtrait plus naturel et plus juste d'estimer la valeur des approvisionnements mis en réquisition, sur la base de l'or, et de donner l'engagement du gouvernement de payer le prix en numéraire, avec un intérêt raisonnable, ou, au choix du créancier, de lui rendre en nature le blé ou les denrées mises en réquisition, avec un intérêt raisonnable payable également en nature. Les obligations ainsi émises seraient reçues en paiement pour toutes les créances dues en espèces, au gouvernement.

Louis XII demandait à un de ses favoris ce qu'il fallait pour soutenir une bonne guerre; trois choses, répondit ce dernier, sont nécessaires; 1o de l'argent; 2o de l'argent; 3o encore de l'argent. Que peut donc faire le Sud qui manque complètement de ces trois choses nécessaires? A qui demanderait-il son salut? A l'étranger? L'Angleterre et la France ne veulent pas se désister de leur principe de *non-intervention*. A la paix? Il est évident, dit le Président Davis, que le gouvernement des États-Unis ne veut traiter de la cessation des hostilités ni avec les autorités des États confédérés, ni avec celles des États séparément, ni par l'intermédiaire des Commandants en chef.

A quoi se décider? "Il ne nous reste, répond le même chef, d'autre alternative que de continuer cette lutte jusqu'au bout; car ils connaissent peu le peuple confédéré, ceux qui supposent qu'il consentirait à acheter au prix de la dégradation et de l'es-

clavage, la permission de vivre dans un pays gardé par ses propres nègres, et gouverné par des officiers envoyés par le vainqueur pour le dominer.

“ Unis ainsi dans une sainte et commune cause, nous élevant au-dessus de toutes considérations personnelles, rendant tous nos moyens et nos facultés tributaires du bien-être de notre pays, inclinons-nous humblement devant la volonté divine et invoquons la bénédiction du Tout-Puissant afin qu'il nous donne la force de préserver de toute atteinte nos autels et nos foyers, et de maintenir intacts les droits politiques dont nous avons hérité de nos pères.”

En présence de la grandeur de cette scène sur laquelle tant de millions d'hommes tombent victimes de leur patriotisme, ou mercenaires d'une cause étrangère, nous oublions une multitude de petites républiques qui se font, depuis leur émancipation de la tutelle espagnole, une guerre aussi acharnée qu'inférieure. Les présidents de ces républiques passent comme les ministères en Italie, ne goûtant du pouvoir que les amertumes, de la faveur populaire que l'exil ou la mort ! Notre *chronique* ne nous permet pas de raconter en détail ces révolutions de palais, ces combats de factions populaires qui font que le ciel de l'Amérique du Sud n'arrose que des complots et ne fait germer que l'anarchie. Disons seulement que le Pérou s'est réconcilié avec l'Espagne, en lui payant treize millions de piâtres fortes espagnoles.

Le bruit courait que l'Espagne allait enfin reconnaître le royaume d'Italie. La *Epoca*, feuille ministérielle, dément cette rumeur et dit que les chambres ont à s'occuper d'affaires intérieures si importantes et d'un si grand intérêt, qu'il n'y aurait aucun motif plausible à une telle discussion, dans le moment, du moins ; aucun incident n'étant venu d'ailleurs justifier un changement dans la politique espagnole vis-à-vis du royaume italien.

Nous racontions l'autre jour la vie du cardinal Wiseman prématurément enlevé à l'Eglise et à la science.

Le cardinal Wiseman a, dit-on, laissé un mémoire sur l'Eglise catholique en Angleterre ; et d'après les tables statistiques dressées à l'appui il résulte que le catholicisme n'a cessé de faire des progrès considérables depuis un certain nombre d'années. Par l'influence directe ou indirecte du cardinal, 71 églises et 35 couvents catholiques ont été bâtis à Londres et ses environs seulement. Les prêtres, sous ses ordres immédiats, s'élevaient au nombre de 1,338 pour l'Angleterre (y compris 17 évêques), 183 prêtres pour l'Ecosse (y compris 4 évêques) ;

ce qui établit, pour la Grande-Bretagne, un total de 1,521 prêtres, constituant une augmentation très-grande. En 1829 il n'y avait à Londres que 29 églises et 1 couvent ; en 1857, 46 églises et 11 couvents ; et en 1863, 117 églises et 46 couvents. Ces chiffres sont tirés du mémoire inédit du cardinal Wiseman.

Divers incidents ou événements occupent en ce moment l'attention du Paris littéraire et artistique. Le premier en importance est la publication de l'*Histoire de Jules César*, œuvre d'un auteur couronné qui, pour la rendre parfaite, n'a épargné ni dépenses ni recherches savantes. Depuis plusieurs années déjà on attendait ce livre, qui devait paraître simultanément à Paris, à Londres, à Vienne et à Berlin. La préface en a été publiée il y a quelques jours par le plus grand nombre des journaux, et elle a été aussitôt le sujet des commentaires élogieux ou critiques de ces citoyens de la république des lettres dans les rangs desquels l'impérial écrivain ne dédaigne pas de venir prendre place. Le bruit a couru à ce propos, qu'un fauteuil à l'Académie française ne tarderait pas à être offert à l'auteur de l'*Histoire de Jules César*. Les nouvellistes ont même poussé leurs conjectures jusqu'à tracer d'avance le programme de la cérémonie de réception qui, suivant eux, aurait lieu, non au palais de l'Institut, mais dans la salle des Etats au Louvre. Nous verrons si ces prédictions se vérifieront ; dans tous les cas nous n'y sommes pas encore.

Nous ne terminerons pas cette *Chronique* sans dire quelques mots de la conférence M. de Lesseps a faite récemment à Lyon, où cet infatigable promoteur du percement de l'isthme de Suez a rencontré le plus chaleureux accueil. M. de Lesseps a retracé le tableau des difficultés de toute sorte qu'il a eu à surmonter pour amener son œuvre au point où elle en est maintenant. Il a, en outre, annoncé qu'un contrat, passé avec les principaux entrepreneurs des travaux, stipule que l'ouverture du canal à la grande navigation aura lieu le 1er juillet 1868, sous peine de 500,000 fr. de dommages-intérêts. Dès à présent, la communication entre les deux mers est ouverte au moyen du canal maritime jusqu'à Ismaïlia, près du lac Tim-sah, et de ce point jusqu'à Suez par le canal d'eau douce. Trois ans et demi sont encore nécessaires pour achever le canal maritime et lui donner partout une largeur de 60 mètres plus de 180 pieds français et une profondeur capable d'en permettre l'accès aux grands paquebots.

Sur tous les points où les travaux sont en activité, des villes se forment rapidement. L'isthme

se peuple et l'eau du Nil fertilise les terrains. La ville de Suez, qui depuis un temps immémorial, souffrait d'une disette absolue d'eau potable, a vu sa population tripler en quatorze mois. On y comptait 4,000 âmes à la fin de 1863 ; aujourd'hui le chiffre de la population de Suez s'élève déjà à 12,000 habitants.

C'est avec des espérances pareilles que nous saluons les progrès de la science moderne, qui tendent à supprimer les distances et à rapprocher les peuples. Nous croyons que ces inventions nouvelles auront pour résultat définitif d'amener cette grande unité dans la foi qui rassemblera tous les hommes en un même troupeau sous un même pasteur. On pourra dire alors avec vérité que les montagnes sont abaissées et les vallées comblées. Ainsi, entre la France et l'Italie, la nature avait élevé un de ses plus audacieux remparts. Pour passer d'un pays dans l'autre, il faut gravir des sommets couverts de neige, faire des ascensions lentes et périlleuses. Le dévouement catholique a même établi au milieu de cet hiver perpétuel, sur ces hauteurs semées de précipices et fécondes en avalanches meurtrières, une de ses œuvres les plus admirables, les plus utiles, le couvent de St. Bernard. Aujourd'hui la science a entrepris de frayer un chemin à la locomotive à travers ce gigantesque obstacle. Nous avons parlé plus d'une fois des travaux de percement du mont Cenis qui, une fois arrivés à leur terme, auront réalisé un véritable prodige. Depuis le 1er. février de cette année, ces travaux se poursuivent très-rapidement. M. de Rothschild a envoyé, dit-on, dix millions de francs au directeur pour les activer, et l'on a trouvé du côté de Modène une pierre moins dure qui permet de percer 250 mètres par mois, plus de 750 pieds français. Si des obstacles imprévus ne viennent pas à se produire, on peut calculer que les travaux qu'il reste encore à faire et qui montent à 800 mètres, seront achevés dans moins de trois ans. Le percement du mont Cenis et celui de l'isthme de Suez, bien que cette dernière entreprise doive être suivie d'effets plus étendus et d'un changement plus important dans les relations des peuples, seront deux œuvres capitales de notre temps.

Un autre projet grandiose, c'est celui dont il est question en ce moment à Londres, et qui consisterait à établir une voie ferrée non interrompue de Calais à Calcuta. Imaginez-vous ce long ruban de fer qui traverserait la France jusqu'à Strasbourg, Bade, la Bavière, l'Autriche, la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie, et descendrait la vallée de

l'Euphrate jusqu'au golfe Persique, d'où il rejoindrait à travers la Perse le réseau des chemins de fer indiens ? Le trajet des voyageurs et des marchandises pourrait ainsi s'effectuer, sans transbordement en quinze jours.

Une partie du trajet, se ferait sur des lignes déjà construites. Il y aurait à raccorder, par une ligne nouvelle les deux tronçons extrêmes qui fonctionnent en ce moment, l'un dans l'Inde et l'autre en Europe. Cette ligne nouvelle passant par Constantinople et allant aboutir au delà du territoire persan, recevrait le nom de *Chemin de fer Europto-Asiatique*. Il faudrait toutefois pour l'exécution de ce projet jeter un pont sur le Bosphore, reliant la côte d'Europe à la côte d'Asie. Ce pont se rattacherait par ses extrémités à deux promontoires élevés qui, à un certain endroit, s'avancent l'un vers l'autre et forment un étroit goulot au milieu duquel les eaux de la mer Noire se précipitent en bouillonnant. "La traversée de ce gouffre en chemin de fer, à deux ou trois cents pieds au-dessus des caravanes de vaisseaux qui sillonnent jour et nuit le détroit, serait, dit un journal, extrêmement émouvante et pittoresque." Pittoresque, je n'en disconvient pas ; émouvante, je le crois bien ! trop émouvante même probablement pour bien des voyageurs ou du moins des voyageuses. Quoi qu'il en soit, les ingénieurs, ces zouaves de l'industrie moderne, sont capables de réaliser ce rêve et de jeter dans les airs ce pont du Bosphore qui formera une galerie si commode pour contempler de haut une des plus belles scènes du globe.

Une chose, par exemple, qu'il n'est plus possible de nier, parce qu'elle est faite, c'est la communication télégraphique entre l'Inde et l'Europe par Constantinople. Cette merveille s'est réalisée pour la première fois, il y a peu de jours. Une dépêche datée de Kurrachi, le 28 février à 5 heures 18 minutes du soir, a été reçue à Londres le lendemain matin 1er. mars à 8 heures 15 minutes. Kurrachi est un port de l'Inde anglaise sur la mer d'Oman. Au point de vue pratique, l'Inde se trouve donc dès à présent à quinze heures de Londres par voie télégraphique. Quelle surprise, quelle stupeur, quelle émotion universelle, un pareil événement eût causées il y a moins de cinquante ans ! Maintenant on est habitué à tout, on s'attend à toutes les choses réputées impossibles, et rien n'étonne plus.

JEANNE-MARIE.

(Suite.)

XIII

LE FORAINE.

Cette grande idée dit Bernard à son oncle, fut cause que l'on bâtit les couvents du moyen âge, après l'abandon des cavernes de la Thébaidé. Ces rédempteurs sauvaient par leur immolation personnelle les coupables dont les crimes eussent sans cela crié vengeance vers Dieu.

La voix des prières et le chant des psaumes étouffaient les bruits de l'orgie. Quand Jeanne d'Arc quitta la Lorraine pour sauver Orléans, elle savait bien, d'après ses propres expressions, qu'elle ne *durerait pas longtemps, et qu'il la fallait employer*. Tous les saints, tous les héros de l'humanité ont été des rédempteurs; et quand le dévouement à une cause, une famille, à un point d'honneur se révèle grand et pur dans une créature, loin de nous opposer à son entier accomplissement, nous y devons applaudir, afin que cet exemple prouve à tous que la société n'est point aussi gangrenée qu'on le dit, et que les vertus domestiques, ensevelies le plus souvent dans la sainte obscurité du foyer, sont toutes prêtes à briller d'un éclat magnifique, dès que l'occasion de se produire leur est donnée.

— Tu as raison, Bernard; et si beaucoup accusent cette femme de folie, Dieu saura bénir sa sainte témérité.

L'entretien se prolongea tard entre l'oncle et le neveu.

Mlle Scolastique y assistait sans y prendre part autrement que par une attention soutenue. Tandis que son frère s'inquiétait de la manière dont Jeanne-Marie s'y prendrait pour faire une enquête dans laquelle avait échoué l'autorité de la justice et la finesse de ses limiers, la vieille fille se demandait comment elle viendrait en aide à la fermière.

— Vous verrez Jeanne-Marie demain, mon oncle, dit Bernard, elle vous donnera sans doute sur ses projets des détails que je ne connais pas encore.

— Allons, mon enfant, dit le curé en se levant, va te reposer; tu l'as bien gagné.

— Croyez-vous donc, demanda vivement Bernard, que désormais toutes mes nuits ne seront pas peuplées de visions funèbres de juges et de forçats? Tant que Lazare sera au bague, je serais aussi malheureux que lui! Je me répéterai sans cesse que je l'ai mal défendu, qu'un autre plus habile eût remporté cette victoire sur le procureur général, et qu'il y eut sottise et orgueil de jeune homme à entreprendre une chose aussi grave que la discussion de la vie d'un homme, quand on sort de prendre ses dernières inscriptions et de passer sa thèse. J'ai des remords, mon oncle, de grands remords...

— Tu les chasseras, Bernard, il le faut, je le veux; car, sur ma conscience de prêtre, tu as courageusement lutté et combattu... Pauvre ami, tu prends ta mission au sérieux, et c'est ainsi que tous les avocats devraient faire. Tu débutes gravement dans la carrière du barreau, mon enfant. Je ne dis point que tout est fini entre toi et Lazare, pas plus qu'entre ma sœur et Jeanne-Marie. Je comprends vos deux cœurs, et je ne comprimerai point la générosité de vos pensées. Tout ce que nous avons de dévouement est aux affligés, tout ce que nous possédons appartient aux pauvres. Nous nous concerterons afin

que le bien produit ait de plus efficaces résultats. Voyons, Scolastique, il est tard, et toi, mon ami, tu es las; j'ai encore une partie de mon bréviaire à dire.

Bernard embrassa son oncle et monta dans sa chambre.

Elle lui sembla avoir une toute autre apparence.

La disposition de nos esprits change si singulièrement l'idée attachée aux objets qui nous environnent!

Bernard avait quitté Sainte-Marie joyeux, ardent, léger encore; il y rentra mûri par l'impression que produisit sur lui le procès de Lazare, et son âme, formée à la grande école de la lutte souffrante, s'était dépouillée de toutes les faiblesses inhérentes à la jeunesse. Désormais il ne pouvait même plus regarder avec une secrète envie les plaisirs tumultueux auxquels se livraient les amis de son âge. Le vent âpre de la douleur en passant sur lui l'avait subitement transformé et renouvelé.

Il sommeilla peu, et s'éveilla au son des cloches argentines qui appelaient à la messe les fidèles de la pauvre paroisse.

Il ouvrit sa fenêtre.

Le temps était plus doux, mais la neige nivelaient les chemins et faisait aux arbres des girandoles merveilleuses. La nature avait mis sa robe d'innocence immaculée et froide. Des martinets criaient en tournoyant et mêlaient leur voix à l'harmonie du bronze.

L'abbé Deschamps traversa la cour et franchit la porte latérale de l'église.

Bernard descendit immédiatement, suivit le même chemin et entra dans la sacristie.

C'était une pièce pauvrement meublée de deux armoires. Dans l'une s'étaient des ornements à galons d'or ou de soie; dans l'autre l'on accrochait les surplis, les aubes, les soutanes des enfants de chœur.

Sur un autel hors d'usage, les chandeliers de céramique, les encensoirs s'étaient à côté des globes de verre abritant des fleurs de papier. Le vase à encens, une statue de la Vierge, un bénitier et des bannières dressées dans un angle, formaient tout le trésor de la petite église.

— M'acceptez-vous pour acolyte? demanda Bernard.

— De grand cœur, mon enfant.

L'abbé acheva de s'habiller; il prit le calice d'argent recouvert de la pale et du voile, et monta à l'autel.

On ne voyait encore dans l'église que Mlle Scolastique penchée sur sa chaise à accouder, et une femme vêtue de noir agenouillée entre deux petits enfants. Dans cette créature brisée, dont les mains cachaient le visage, Bernard reconnut Jeanne-Marie.

Elle ne changea point d'attitude pendant toute la durée de l'office; absorbée dans la pensée du Dieu en qui elle mettait toute son espérance, elle paraissait aussi enracinée au sol sur lequel posaient ses genoux, que les statues immobilisées sur les tombeaux.

Mlle Scolastique l'arracha à sa prière.

— Venez, dit-elle.

Jeanne-Marie se leva et marcha derrière elle, tenant de chacune de ses mains un de ses enfants.

La sœur du curé fit entrer la femme de Lazare dans la salle où le curé déjeunait frugalement.

Elle apporta pour Jeanne-Marie et ses enfants trois tasses de lait chaud. Les petits anges étaient tout glacés, et réchauffaient leurs mains à la tasse, en souriant au lait couvert de crème.

— Pauvres chéris! dit Mlle Scolastique, comme ils sont beaux!

— Et sages, Mademoiselle. Ils parlent peu, par exemple. On dirait que d'avance ils savaient combien leur sort les obligerait à être humbles et timides...

— Quel âge ont-ils ? demanda Bernard.

— Vincent comptera quatre ans à la Chandeleur, et Luce a un an de moins que son frère.

Jeanne-Marie les couvrit de baisers.

Quand le repas fut fini, la fermière s'adressa à toute la famille de l'abbé Deschamps pour prendre conseil de chacun de ses membres.

— Je n'ai rien à vous apprendre sur mon malheur, vous le connaissez tous ; je n'ai même point à peindre ce que je souffre, Dieu seul doit le savoir ! Mais j'ai fait un serment, et je vous consulte sur la manière de le tenir... J'ai trouvé, grâce aux gens du pays, mes terres travaillées, et le plus fin laboureur n'aurait pas mieux fait... La récolte sera bonne sans doute, et sur son produit, monsieur le curé, je vous prierai de payer les ouvriers. Je ne saurais rester au Grand-Moutier et affronter le mépris des voisins...

— Le mépris, Jeanne-Marie !

— Et quand ce serait la pitié, c'est déjà trop ! Ai-je le droit de dormir dans un lit quand Lazare est attaché, même pendant la nuit, à un forçat ? Puis-je me dispenser de porter des habits de deuil, tandis qu'il courbe le front sous un bonnet rouge ? J'ai juré de découvrir les assassins de Claude, ou de mourir à la tâche... Voici mon idée : ceux qui ont assassiné Claude ne sont pas du pays... Ils passaient... C'était sans doute des vagabonds et des voleurs de profession... ça n'a pas l'air d'un coup d'essai, ce crime-là... Je ne sais rien, l'on m'a laissé à peine de vagues indices... aucune méchante figure ne fut remarquée dans l'auberge, hors celles d'un montreur de singe et d'un joueur d'orgue... Des musiciens ambulants, il s'en trouve dans toutes les villes, dans tous les bourgs, dans tous les villages, les jours de fête ou d'assemblée ; mais enfin, il me semble que ce n'est pas un métier d'homme laborieux que de tourner la manivelle d'une musique ou de faire danser une pauvre bête habillée d'oripeaux... Quand un crime se commet, il est plus naturel de suspecter les individus nomades et sans état... Je vous le répète, monsieur le curé, c'est une idée, rien qu'une idée, et peut-être est-elle mauvaise... Une seule chose peut m'aider puissamment ; je possède le couteau... le couteau encore noir du sang de Claude... Celui à qui il appartenait a gravé deux lettres sur le manche... Il faut que je m'attache à suivre les pas de ceux dont le nom commencera par ces lettres... Pendant cette vie sans repos, hélas ! aussi pendant cette vie de vagabondage, il faut vivre ! Il faut avoir un état, et le choisir tel qu'il me permette de courir sans repos, de me trouver en cent endroits dans l'année, au milieu des fêtes, des foires, dans le tumulte des auberges et sur les pelouses où l'on boit sous des tentes... Aussi, je change de métier ; j'achète une pacotille de couteaux... il me faut beaucoup de couteaux de toutes les fabriques... celui-ci est de Langres... ; puis j'aurai du fil, des aiguilles, des lacets pour les menagères, des bretelles, des pipes pour les hommes... et puis, je voudrais encore vendre des chansons...

— Des chansons, Jeanne-Marie !

— Oui, monsieur Bernard, et ce qu'il y a de plus incompréhensible peut-être, je voudrais les chanter... On dit que j'ai une belle voix, et mes petits anges

sont des rossignollets de bocage... Vous avez vu souvent, dans les foires, des femmes debout, abritées par un immense parapluie rouge... Elles répètent des plaintes, et vendent ensuite de menue mercerie ou des bagues dites de Saint-Hubert... Vous me bénirez des bagues, Monsieur le curé, et je ne mentirai point en disant qu'un saint les a touchées... Seulement, c'est une chanson étrange que je voudrais dire...

— Laquelle ? demanda Bernard.

— Une complainte.

— En savez-vous le titre ?

— Il faut le trouver... et la complainte il faut la faire...

— Comment ?

— On la nommera *Claude le marchand de bœufs*...

— Malheureuse femme ! dit le curé, vous aurez ce courage...

— J'aurai tous les courages pour Lazare, Monsieur.

— Non ! c'est trop pour les forces d'une créature humaine !

— Monsieur Bernard, pouvez-vous me faire cette complainte ?

— Moi, Jeanne-Marie !

— Oui, Monsieur, vous, qui avez si bien plaidé...

— Jeanne-Marie, je puis parler en public, écrire un discours ; je ne saurais composer ce que vous demandez.

— Vous êtes si savant !

— Cela ne suffirait même pas... Seulement, tout en m'effrayant de votre tâche, j'admire votre héroïsme, et je me prêterai à votre désir... Aujourd'hui même, j'écrirai à Paris ; mon meilleur ami, Pol Silven, fera merveilleusement ce que vous demandez ; ce sera peut-être un peu plus littéraire, mais à coup sûr cela touchera davantage que les récits des crimes que l'on psalmodie d'habitude.

— Merci, Monsieur ! dit gravement Jeanne-Marie.

— Je puis avoir une réponse dans quatre jours.

— Pendant ce temps je monterai ma boutique ambulante... Vous savez que Mme de Kerderec s'est montrée généreuse pour moi ; il me reste suffisamment pour tous les premiers frais... J'achèterai un âne, car la Grise me coûterait trop à nourrir ; et puis, quelque bonne bête qu'elle soit, son trot est dur pour les enfants. Je placerai deux paniers dans lesquels voyageront les petits, aussi doucement que s'ils étaient couchés dans leurs berceaux... La boîte servant de magasin sera sur le dos de la bête, et moi je marcherai les yeux sur mon trésor ;... je serai en plein air, en plein soleil quand le temps sera beau, et les jours de voyage seront mes meilleurs jours... J'aurai ensuite mes heures de fièvre, de fatigue, d'angoisses, quand je chercherai, que j'interrogerai, que je suivrai... Mais alors le souvenir de Lazare me viendra rafraîchir et fortifier... Voilà ce que j'ai voulu faire, Monsieur le curé, donnez-moi, je vous prie, votre avis.

— Ma fille, répondit le bon prêtre, votre position est exceptionnelle et votre conduite répond à votre position. Ce qui offrirait des dangers pour une femme autre que vous, n'en présente aucun, car je vous connais telle que vous êtes. Je crois que Dieu vous inspire ce dévouement, et je le prierai de le récompenser.

— Je ne prendrai point le temps que vous destiniez à visiter vos malades, Monsieur le curé. La Marzalleo gardera mes enfants, tandis que j'irai à la ville acheter des objets indispensables. J'ai envoyé deux mots à Mé-

laine pour le prier de me confectionner une boîte ;... dans une semaine tout sera prêt.

Jeanne-Marie quitta le presbytère.

Une lettre de Bernard partit le soir même pour Paris.

Pol Silven, à qui il s'adressait, était, un poète original, fantaisiste, ne manquant point de cœur, et gardant au fond de son âme ces vieilles traditions de l'extrême pays armoricain.

Bernard lui racontait en quelques pages la dramatique histoire de Jeanne-Marie, expliquait ce qu'attendait la femme de Lazare, et suppliait son ami de faire un chef-d'œuvre.

Cette lettre tomba chez Pol au milieu d'une nombreuse réunion littéraire.

Ils étaient environ trente jeunes gens, ardents laborieux, enthousiastes.

Pol demanda la permission de déacheter la lettre, et voyant de quoi il s'agissait, il la lut tout haut.

— Cette femme est sublime, il faut un chef-d'œuvre, comme le dit Bernard... Allons ! l'inspiration ne vous vient point, je l'espère, simplement à propos de brises et de nœuds de rubans perdus... C'est l'épopée d'une famille qu'il faut là ! Et je ne sache point que les malheurs de la race d'Agamemnon soient plus capables de nous remuer que le malheur de Lazare et le martyr accepté de Jeanne-Marie... — Pol, un crayon, vite... ou plutôt non, rien... place-toi au piano, Hermann... joue... — Quoi ? — Tu le sais, tu as entendu le récit... la lettre de Bernard fait pleurer... cela suffit... — Toi, Pol, chante, l'instrument vibre...

Pol s'appuya tout pâle sur le piano.

Il suivit pendant un moment les vagues idées émises par les arpèges du musicien ; puis de graves accords sourdement plaqués lui rappelèrent le pas égal et monotone des bœufs dans la campagne, il entendit les derniers refrains de chansons, les derniers échos de bruyante musique de trécaux, et d'une voix inspirée, relevant son front, l'œil perdu, il improvisa une ode, une épopée, une élégie, quelque chose qui tenait de tout cela, qui restait sans précédent dans la poésie, comme la musique d'Hermann était sans rivale.

Un des auditeurs, qui connaissait la sténographie, écrivait à mesure ; un second ami notait rapidement la mélodie.

Il serait toujours facile de retrouver l'accompagnement.

Quand Pol et Hermann se turent, le silence qui suit les émotions vives continua de régner.

Ce premier moment passé, les jeunes gens n'eurent point assez d'éloges pour cette double improvisation.

— C'est la Marseillaise du malheur ! dit l'un d'eux ; tout a été composé à la fois, paroles et musique.

— Et quel nom porta cette complainte ? demanda un autre.

— Oui, quel nom ? répéta Hermann.

— Un nom significatif, et pourtant sans désignation précise, répondit Pol ; Bernard m'indiquait celui de la femme de Lazare, *Le marchand de bœufs*.

— Ce n'est pas habile, dit Hermann ; Pol a raison.

— J'ai trouvé, s'écria le poète.

— Voyons ! voyons !

— Cette complainte s'appellera la *Foraine*, elle est destinée à une créature errante, courant les marchés, et menant la vie des marchands forains ; eh bien ! la mar-

che douloureuse que nous avons écrite pour elle rappelle tout cela.

— *La Foraine !* bravo pour la *Foraine !*

— Nous la copierons cette nuit, ajouta Hermann ; elle partira demain.

— Et comme nous restons tous brisés par nos émotions et nos efforts, nous nous quittons, mes amis. Quand Bernard reviendra ici, ce qui ne peut tarder, il nous dira quel accueil a reçu cette complainte.

La mise au net des paroles et de la musique ne fut terminée qu'à deux heures du matin.

Hermann mit le paquet à la poste en rentrant chez lui.

Deux jours après, Bernard le recevait à Sainte-Marie.

Il s'installa immédiatement devant le petit orgue d'Alexandre, de son oncle, un orgue semblable à ceux des pauvres, un orgue de cent francs, et joua et chanta la triste mélodie.

Le curé pleurait en l'écoutant.

La servante sourde fut envoyée au Grand-Moutier.

Elle ramena Jeanne-Marie.

La fermière écouta avec recueillement, et quand le jeune homme eut fini de lui redire la complainte :

— C'est cela ! c'est bien cela ! et croyez-moi, c'est avoir écrit une belle prière que d'avoir noté cet air, et avoir composé une bonne plaidoirie que d'avoir écrit ces paroles.

— Alors vous allez l'étudier.

— Si c'est un effet de votre bonté de me l'apprendre ?

Et cette jeune femme en deuil, cette épouse désolée, cette mère aux abois répéta doucement, consciencieusement, l'air que Bernard chantait avec elle.

— Ça se retient tout seul, dit-elle, c'est si beau !

Elle avait raison, les plus belles mélodies sont celles dont on se souvient le mieux.

Au bout d'une heure, elle savait l'air.

— J'apprendrai les paroles toute seule, dit-elle.

— On a changé le nom que vous vouliez donner à votre complainte, Jeanne-Marie.

— Celui qu'on a trouvé doit être meilleur, Monsieur.

— Elle s'appelle la *Foraine*.

— Eh bien ! Monsieur, dites à vos braves amis, en les remerciant de la part de Jeanne-Marie, que la fermière du Grand-Moutier ne prendra plus désormais le nom de son mari que les méchants ont entaché, ni celui de son baptême, car elle doit paraître morte à tous ; et qu'elle s'appellera comme sa complainte, jusqu'à l'heure où Lazare sera libre, où Lazare sera réhabilité. A partir de ce jour, Monsieur le curé, pour tous ceux qui me verront et me parleront, je ne suis plus que la *Foraine !* une créature errante, n'ayant plus ni abri, ni foyer, ni mari, ni famille !

XIV

La *Foraine* se mit donc à parcourir les champs de foire et de villages, vendant mercerie, cahiers de chansons, bretelles, couteaux etc. etc. On n'osait faire l'aumône à cette femme si grave, si digne ; on achetait sans marchander, et l'on disparaissait comme font ceux qui viennent de remettre une aumône.

Un jour que la pauvre mère qui s'était placée près d'une baraque de saltimbanques, se reposait en caressant ses deux enfants, la femme du bateleur qu'on appelait la *Tigresse* vint marchander quelques bobines de fil :

— Gagnez-vous de l'argent? demanda-t-elle.
 — Un peu.
 — Combien par jour?
 — Deux ou trois francs.
 — Accepteriez-vous cent sous?
 — Pourquoi faire?
 — Pour me louer vos enfants.
 — Les louer, Seigneur Dieu! et pourquoi faire?
 — Ça nous regarderait; mais soyez tranquille, les chérubins ne courraient aucun danger... Guenuche est mort... et, ma foi, vous devez savoir que dans les foires on montre aux gens bien des choses qui ne sont pas... S'il fallait se munir de vrais phénomènes et de vrais Siamois, ça coûterait trop cher, sans amuser davantage les imbéciles... alors on a des moyens... vos enfants pourraient jouer le rôle...

Jeanne-Marie se leva.

— Je voudrais voir, dit-elle.

La *Tigresse* l'emmena dans la baraque.

— Voilà, dit-elle, deux costumes à choisir: le phénomène, que l'on produit en introduisant un enfant dans la peau de ce singe, à laquelle sont attachés des bras supplémentaires, et les Siamois... Pour ceux-ci il faut deux enfants... Ainsi vous pouvez m'en louer un ou deux, à volonté.

— Ah! vous aviez un singe? demanda Jeanne-Marie.

— Superbe, comme vous voyez; il était méchant, et je l'ai tué avec la broche à rôtir... Alcide était d'une colère...!

— Voir mes pauvres chers amours là-dedans, dit-elle, je ne saurais m'y résoudre...

Bah! nous serons doux pour eux.

— L'enfant qui est mort n'était pas à vous?

— Nous l'avions acheté. Je dis nous, c'est-à-dire moi! car la baraque, le sifre, la musique et Guenuche, c'était ma propriété... L'Alcide n'avait que son singe et le joueur d'orgue... on ne fait pas de bonnes affaires avec un spectacle pareil.

— Ah! votre mari n'avait qu'un orgue et qu'un singe... Et il court les foires?

— Toute l'année...

— Vous dites qu'il s'appelle?

— Alcide Verdure...

— Je suis bien fâchée, dit Jeanne-Marie, de ne pouvoir vous être utile que par les enfants... S'il avait fallu le soir savonner le linge, repasser, je m'en serais chargée avec plaisir, car la journée finie vous êtes lasse de travailler, et moi j'ai tout le temps de coudre...

— Allons, dit la *Tigresse*, si c'est l'argent qui vous tient, l'Alcide arrangera tout.

— Eh bien! c'est cela, envoyez-moi votre mari...

Jeanne-Marie revint à sa place; une voisine s'était complaisamment occupée de la vente.

Une heure après, l'Alcide qui buvait, tandis que l'acrobate cherchait un moyen de se tirer d'affaire, accosta à son tour la Foraine.

— Eh bien! ça ne prend pas? demanda-t-il.

— Point vite, j'ai trop peur pour eux... Que vous vendrai-je, monsieur Alcide? des bretelles, des couteaux, j'ai de bien jolis et bien bons couteaux Chatellerault, ou Langres, à votre volonté.

Le saltimbanque en prit distraitemment plusieurs.

— Voilà qui vous convient mieux! dit Jeanne-Marie.

Et la fermière ouvrit un lourd couteau en le présentant à l'Alcide.

Celui-ci le regarda, et recula comme s'il eût peur de le toucher.

— Combien? demanda-t-il ensuite d'une voix brève.

— Il est de prix, dit-elle.

— Un écu?

— Point pour vous.

— Cinq francs, cinq francs tout ronds.

En ce moment l'acrobate revint.

— Cinq francs, quoi? demanda-t-elle.

— Ce couteau, dit tranquillement Jeanne-Marie.

La *Tigresse* lança un regard de souverain mépris à l'Alcide et lui prit le bras.

— La journée est perdue, nous nous rattraperons demain... et vous réfléchirez, n'est-ce pas? demanda l'acrobate à la fermière.

— Soit, dit Jeanne-Marie.

Quand les saltimbanques furent partis, la fermière ferma sa boîte, plaça les enfants dans les paniers et s'achemina à tout hasard vers le clocher.

On aurait cru voir une fuite en Égypte, si, tenant la bride de la paisible monture, un vieillard avait guidé la jeune mère.

Jeanne-Marie répétait un nom qu'elle semblait avoir peur d'oublier. Elle attacha l'âne à un grand noyer, et allait prendre ses enfants dans son bras, quand un vieux prêtre sortant de l'église, l'aperçut et marcha vers elle.

Il sourit à la vue de la petite famille.

Jeanne-Marie rougit, tira une lettre de son sein et la tendit au prêtre; c'était un certificat du curé de Sainte-Marie.

— Je ne vous demandais rien! ma fille.

— Mais moi, mon père, j'ai besoin d'un renseignement.

— Parlez...

— Je suis ignorante, mon père, et j'ai besoin du secours d'un homme instruit. Comment écrit-on Alcide Verdure?

— A, l, c, i, d, e, Alcide; V, e, r, d, u, r, e, Verdure.

— Et les initiales de ce nom sont?

— Un A et un V.

— Je me suis trompée! dit Jeanne-Marie avec accablement.

Elle remercia le vieux prêtre, reprit la bride de l'âne, et gagna lentement son auberge.

Pauvre femme! quelle désillusion succédait au fol et subit espoir qui lui avait envahi le cœur, en suivant des yeux le trouble exprimé par le visage de l'Alcide... Comme il attachait du prix à ce couteau... Il le connaissait... Il lui avait appartenu, ou tout au moins l'assassin s'en était servi devant lui... Elle avait combiné les effets de sa révélation; elle voyait la fin de son martyre, Lazare sortant de son tombeau, sauvé; sauvé par elle!

Il ne fallait point compter sur une réussite aussi prompte. Le couteau n'appartenait pas à l'Alcide, puisque ce couteau portait un H et un V; mais elle avait quelques renseignements, et c'était toujours un grand point que de connaître un homme capable de révéler le mystère du crime... le joueur d'orgue, le monstre de singe! elle ne s'était pas trompée.

Jeanne-Marie résolut, dût son cœur saigner plus que

jamais, de se mêler avec ses enfants pendant quelques jours à la troupe des saltimbanques.

Elle veillerait si attentivement sur ses petits anges que rien de fâcheux ne leur arriverait; quand le père souffrait à en mourir, elle pensa qu'ils pouvaient, s'il le fallait, hélas! verser quelques larmes que payeraient plus tard au comptant les baisers de Lazare.

Elle se leva de bonne heure, prit ses enfants par la main, laissa l'âne à l'écurie, et confia sa boîte à l'aubergiste.

Elle crut rêver en voyant vide l'emplacement où s'élevait la veille la baraque de la *Tigresse*.

Les acrobates, désespérant de faire recettes, ou inquiets des suites de la mort de Gueneche, ou mieux encore tourmentés de l'histoire du couteau, avaient plié bagage dans la nuit.

ROCEL DE NAVERY.

(A continuer.)

Son Eminence le Cardinal Bedini.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

En 1853 deux hommes visitèrent, en même temps, le Canada et les États-Unis d'Amérique, mais chacun avec une mission bien différente. Sortis tous deux, pour ainsi dire, du même berceau, engagés tous deux, au service des autels, ils se sont élevés ensemble, par des voies diverses, à une célébrité aussi glorieuse pour l'un qu'infamante pour l'autre. Quand ils arrivèrent sur nos rivages, le premier avait les mains pleines de bénédictions; c'était le messager de la bonne nouvelle, l'envoyé de la paix, le missionnaire de la liberté: il recueillit sur son passage les hommages et les respects des populations agenouillées. Le second portait sous son froc de moine apostat, une cause remplie de blasphèmes; c'était le satellite de la révolution, qui—vaine en Europe,—venait se mesurer dans le Nouveau-Monde, avec l'auguste Représentant de la plus haute et de la plus sainte autorité sur la terre. Méprisé et bafoué par le bon sens populaire, le sang des chrétiens a marqué partout la trace de ses pas. Mgr. Bédini a laissé après lui une mémoire bénie, et est mort Cardinal de la Ste. Église Romaine. Le sicaire Gavazzi parcourt encore vagabond le monde, sans patrie pour réchauffer son âme refroidie par les années et les déceptions de l'erreur, sans religion pour le réconcilier avec le Ciel.

Mgr. Bédini est mort dans la force de l'âge, n'ayant encore que 58 ans, dans un des moments les plus critiques où se soit trouvée l'Église. C'était un beau et grand caractère qui nous voulut et nous fit beaucoup de bien. Depuis sa visite jusqu'à sa mort, il porta un singulier attachement aux catholiques du Canada. Mettre sous les yeux de nos lecteurs cette noble existence et les persécutions qu'elle a souffertes pour le nom de Jésus-Christ, ne serait-ce pas remplir un simple devoir de reconnaissance envers la mémoire du pieux Évêque? Nous le croyons. Seulement nous demandons pardon au Prince de l'Église si, de temps à autre, nous sommes forcés d'accoupler son nom vénéré au nom odieux de Gavazzi.

I.

Les journaux d'Europe sont sans renseignements sur les premières années de Mgr. Bédini. Né en 1806

d'une famille riche et puissante, il fit ses études chez les Barnabites, et entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique. Le gouvernement tranquille et austère de Grégoire XVI ne lui donna aucune occasion de se signaler, autrement que par sa piété et son habileté dans les affaires ecclésiastiques, qui lui méritèrent, sous ce même pape, l'honneur de l'Épiscopat; il fut sacré Archevêque de Thèbes, *in partibus infidelium*.

Pendant que le prêtre modeste voyait ainsi venir à lui sans les rechercher, les premières dignités de l'Église, jetons un coup d'œil rapide sur les événements qui se passaient alors en Italie. Le calme régnait à la surface de la société, mais dans ses profondeurs la tourmente agitait tous les esprits. La révolution, avant d'éclater au dehors, se faisait dans les antres des sociétés secrètes. Les foudres, placés à toutes les bases du pouvoir, religieux et politique, n'attendaient pour éclater que la main hardie du sicaire y mit le feu, au grand jour, en toute sécurité, sous les yeux de l'Europe étonnée.

Ce sicaire se rencontra, et ce fut la main d'un apostat.

Gavazzi, élevé au même collège que Mgr. Bédini, entra à l'âge de 16 ans chez les Barnabites. À 20 ans, il était choisi pour remplir la chaire de Rhétorique et de Belles-Lettres dans le collège public de Caravaggio, à Naples. Obligé de fuir de Naples pour certaines fautes disciplinaires, il se rendit dans le Piémont où il prêcha pendant dix ans. Le ministère de la *Margherita* le fit expulser. Gavazzi se réfugia à Parme et y demeura quatre ans. De là il se rendit en Pologne; mais, à cause de ses discours violents, on le relégua comme aumônier de la prison centrale de Parme. En 1845, il prêcha, à Ancône, un sermon qui le fit éloigner et interner au collège de St. Séverin, comme hérétique.

Voilà l'homme qui, avec Garibaldi, devait mettre le feu aux quatre coins de l'Italie, et poursuivre plus tard l'autorité pontificale jusqu'en Amérique, dans la personne de son Représentant, Mgr. Bédini.

Nous touchons à cette époque triste et lamentable où la Révolution, longtemps endormie, saisit l'Europe à la gorge et voulut étouffer la civilisation dans le sang. Après la chute de Louis-Philippe, roi de France, en 1848, les idées de liberté atteignent en Italie les dernières limites de la folie. La guerre sainte est déclarée contre l'Autriche. Rossi est assassiné publiquement dans les rues de Rome, et le peuple chante: *bénie soit la main du second Brutus!* Le Pape, le grand Pie IX, assiégé au Quirinal, voit le cardinal Palma, son secrétaire, tomber à ses côtés sous la balle d'un sicaire. Après quatorze jours de captivité, Pie IX s'échappe miraculeusement, et laisse la ville aux mains du fameux triumvirat, qui fit couler tant de sang et se couvrit de tant d'abominations.

C'est en de pareilles circonstances que les grands courages sont nécessaires au salut des peuples, et que le génie apparaît dans tout son éclat. Mgr. Bédini ne suivit pas le Pape dans sa retraite; nommé Gouverneur de Bologne révoltée, il ne recule pas devant la révolution, triomphante: il compte sur sa sagesse et sur son Dieu qui a promis l'éternité à son Église, et il triomphe. D'un côté, il empêche les Autrichiens irrités de saccager la ville dont ils se sont rendus maîtres; de l'autre, il chasse loin de la frontière les bandes garibaldiennes.

Gavazzi à leur tête, qui paraissent avec les couleurs nationales.

On sait les suites de cette déplorable révolution.

En récompense de ses services, Mgr. Bédini fut nommé Nonce Apostolique au Brésil, où il s'acquitta avec beaucoup de délicatesse et de succès d'une mission excessivement difficile. Étrange coïncidence des événements; et comme si la présence du prêtre fidèle devait partout châtier le prêtre apostat; Gavazzi disparaît de la scène européenne en même temps que Mgr. Bédini, et tous deux reparaissent ensemble sur le sol canadien en 1853.

II.

Comme l'erreur est bien toujours la même, dans tous les temps et dans tous les lieux! Elle porte, partout où elle va, les mêmes querelles, les mêmes divisions, les mêmes luttes et les mêmes abominations. Elle change de visage, mais elle ne change jamais d'instincts. Ses principes varient suivant les peuples, ils enfantent nécessairement des crimes également funestes à la liberté et à la civilisation. C'est bien d'eux que l'on peut dire : *Non animum mutant qui trans mare currunt.*

Le 6 et le 10 juin furent deux dates malheureuses dans les annales de notre histoire. L'hydre de l'erreur leva sa tête dans les villes de Québec et de Montréal; Gavazzi parut dans les chaires du protestantisme, revêtu de ses habits de moine, et exhala ses vieilles invectives contre les institutions du catholicisme. Nous regrettons de le dire, le sang coula, et un voile de deuil s'étendit sur tout le pays.

Mais comme l'Erreur nous avait envoyé son représentant qui nous avait attristés et dans notre foi insultée et dans nos frères massacrés, la Vérité nous envoya le sien, à son tour, qui nous reconforta et plaça nos cœurs dans une joie pure et sereine.

Le 27 août 1853, Mgr. Bédini, ayant terminé sa mission auprès du gouvernement brésilien, arrivait à Montréal, en route pour les États-Unis où il avait à remplir, de la part du St. Père, une mission extraordinaire auprès du Président. Mgr. Hughes, l'illustre Archevêque de New-York et tous les Évêques du Canada s'étaient rendus à Ville-Marie pour rendre leurs hommages au noble délégué du St. Siège. La présence de tant de personnalités si distinguées, ayant à leur tête un Prince de l'Église aussi illustre que Mgr. Bédini, jeta un éclat inaccoutumé sur notre bonne ville.

Le lendemain, 28 juillet, l'immense Basilique de Notre-Dame était littéralement remplie de fidèles et de protestants que la curiosité avait portés vers le saint lieu. Mgr. Bédini voulut officier pontificalement. Mgr. de Charbonnel, cet orateur dont la voix absente charme encore nos âmes, fit le sermon avec une rare éloquence.

Dans l'après-midi les citoyens de Montréal furent admis à rendre leurs hommages à Mgr. Bédini. Son Excellence recevait l'hospitalité de St. Sulpice, et pendant deux heures les salles du Séminaire furent remplies d'une foule recueillie qui se disputait l'honneur de voir le Nonce Apostolique.

Le 27 août, Mgr. Bédini dîna, en compagnie des Évêques de Montréal, de Toronto et d'Ottawa, de M. Billandèle, Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, de Sir Hypolite LaFontaine, etc., chez l'honorable Charles Wilson, alors Maire de Montréal, et qui avait pris une part active dans l'affaire Gavazzi. Cette hospitalité

principière de l'hon. Chs. Wilson ainsi que les services rendus à la Religion, lui valurent plus tard la *Croix de Commandeur de l'Ordre de St. Grégoire*.

Mais les catholiques de Montréal, encore sous la pénible impression d'événements récents, ne voulurent point borner-là leur zèle et leur dévouement au Saint Siège. Ils voulurent effacer du front de leur fière Cité la tache que venait de lui infliger Gavazzi: ils organisèrent une manifestation en l'honneur de Mgr. Bédini; et le jeudi, 1er septembre, le vaste jardin du Collège de Montréal suffisait à peine à contenir les catholiques qui se pressaient autour de l'estrade où se tenaient le Nonce Apostolique, les Évêques et le Clergé Canadien. L'honorable Juge Mondelet était chargé de porter la parole au nom de ses compatriotes. Nous croyons que nos lecteurs liront encore avec plaisir ces paroles d'un de nos premiers magistrats à l'un des premiers évêques du monde :

« A Son Excellence, Monseigneur Cajetan Bédini, Archevêque de Thèbes, Nonce Apostolique auprès de la Cour du Brésil, maintenant en Mission extraordinaire aux États-Unis, etc., etc., etc.

« Nous sommes heureux de pouvoir approcher en ce moment de Votre Excellence pour lui présenter nos sincères et très-respectueux hommages, et lui exprimer combien tous les catholiques de Montréal lui sont reconnaissants de la faveur insigne d'avoir visité leur pays, et leur ville en particulier, avant votre départ pour une mission lointaine et de haute importance.

« Nous avons été tous émus à la nouvelle qu'un Prélat distingué, qu'un représentant immédiat du Pontife de la Cité Éternelle, était dans l'enceinte de notre ville, et venait, au nom du vénérable successeur de St. Pierre, bénir ses enfants, habitants d'une plage si éloignée. C'est la première fois qu'une main aussi noble s'est levée pour nous bénir et verser sur nos fronts la rosée céleste de sa prière sainte.

« Oh! combien votre présence parmi nous est précieuse; comme elle nous a rempli de joie et de consolation. Votre air de bonté et de douceur, votre aimable affabilité, votre cordialité si gracieuse, nous rappellent agréablement le noble pacificateur de Bologne à une de ces époques de terribles convulsions politiques qui bouleversent tout un royaume. Par votre haute sagesse et votre gouvernement ferme, vous avez rendu la paix et le bonheur à cette ville infortunée. Mais par votre douce amabilité et les brillantes qualités qui vous distinguent, vous avez à jamais acquis le respect et l'amour des habitants de Montréal. Oh! combien ils seront heureux de conserver longtemps le souvenir d'un si digne Prélat! et fasse le Ciel qu'eux aussi soient présents à sa mémoire, lorsqu'au retour de sa sainte mission, elle rendra compte au Prêtre de la Rome Éternelle de ses courses et de ses travaux! Qu'il lui dise que Montréal est la ville de Marie par excellence, qu'elle possède un saint évêque qui fait toute sa joie, et qu'elle jure maintenant comme toujours, respect, amour, obéissance et assistance à l'humble, mais sublime Serviteur des Serviteurs de Dieu.

« Vous nous permettez, en terminant, Excellence, de vous féliciter sur votre heureux voyage sur ce continent, et de vous souhaiter de grands succès dans la haute mission dont vous avez été chargé. Si l'Éternel exauce nos vœux ardents et notre humble mais fervente prière, vous arriverez heureux et plus grand encore, au

terme de votre course glorieuse, accompagné des plus vifs souhaits des catholiques de Montréal, et, nous osons nous en flatter, de leur humble souvenir."

Mgr. Bédini, vivement ému, répondit :

"Messieurs, je suis excessivement sensible à tous ces témoignages de considération et à toutes ces marques de respect dont on m'entoure ici. Chaque parole que vous venez de m'adresser est tombée directement sur mon cœur ; l'impression qu'elle y a produite, croyez-le bien, sera durable. Car, c'est une grande consolation et une grande joie, quand éloigné de sa patrie, on ne se trouve pas néanmoins en pays étranger.

"Notre St. Père sera également heureux d'apprendre les sentiments qu'on a ici pour sa personne, et le respect que l'on témoigne à son représentant, dans cette adresse, en présence d'une armée d'apôtres zélés et éclairés.

"Je vous remercie pour l'allusion qui est faite dans l'adresse au rôle difficile que j'ai eu à remplir à Bologne, en des temps malheureux. J'aime à retrouver en Canada l'exquise délicatesse du peuple français."

On remarquait assis à côté de Mgr. Bédini plusieurs vieilles gloires nationales, entre autres, l'honorable D. B. Viger, et son illustre cousin, le Commandeur Jacques Viger. L'honorable D. B. Viger ne voulut pas laisser passer une occasion si solennelle de témoigner au St. Père tout son dévouement, et il s'adressa en ces termes à Mgr. Bédini :

"Je désirerais, Monseigneur, pouvoir vous exprimer tout ce que je ressens, sinon dans votre belle langue, du moins avec les accents de l'enthousiasme ; mais hélas ! à mon âge, on ne peut plus espérer de retrouver le feu et les aspirations de la jeunesse. Acceptez néanmoins l'expression sincère des vœux que tous mes compatriotes forment pour votre bonheur. Puissiez-vous ne rapporter de votre séjour au milieu de nous que de beaux souvenirs. Je me permettrai d'exprimer un autre désir, c'est qu'il plaise à Votre Excellence de prier le Saint Père, quand il donnera de nouveau sa bénédiction à l'Univers catholique, de penser à ma chère patrie, le Canada."

Le Nonce Apostolique comprit qu'il avait devant lui, dans cet illustre vieillard, plus qu'un homme ordinaire, et il lui répondit avec cette délicatesse du cœur propre aux grandes intelligences :

"Je regarderai, toute ma vie, ce jour comme un des plus heureux jours que j'ai passés. Ce matin, j'avais le bonheur de présider à une cérémonie touchante dans votre belle église paroissiale ; j'ai béni vos enfants, messieurs, et je vous l'avouerai, si la majesté du lieu m'eût permis de donner un libre cours aux sentiments qui se pressaient dans mon cœur, j'aurais pleuré d'attendrissement et de joie, en voyant les touchantes cérémonies religieuses que votre profonde piété invente pour rendre hommage au Seigneur. Maintenant ce n'est plus au milieu des enfants que je me retrouve, c'est au milieu de l'élite du peuple canadien, c'est au milieu de son clergé si digne et si éclairé, c'est aux côtés du vénérable Evêque de cette ville ; et c'est le doyen des Canadiens qui vient de m'adresser avec tout le feu de la jeunesse, les dernières paroles de bienvenue que probablement je recevais ici dans une assemblée publique. En entendant ces belles paroles, je me suis dit que la délicatesse de sentiments et la politesse qui faisaient l'honneur de la vieille France, sont demeurées l'apanage de ceux qui ont la gloire d'en descendre.

"Continuez, Messieurs, à aimer le catholicisme, à vénérer votre Religion et vous traverserez fièrement et avec sécurité tous les obstacles que vos ennemis pourront jeter sous vos pas, et vous aurez encore au milieu de vous des vieillards comme celui-ci.

"Messieurs, je vous renouvelle l'expression de ma reconnaissance, et quand je reverrai ma chère Italie et que j'aurai le bonheur de me retrouver aux pieds de N. T. S. P. le Pape, je lui dirai la réception cordiale qui m'a été faite en Canada, et je vous assure que son cœur en tressaillera de joie."

Après cette éloquente allocution au doyen de nos hommes publics, Mgr. Bédini descendit de son trône au milieu des applaudissements et des VIVAT universels. Il fut reconduit en triomphe à la maison de St. Sulpice d'où il partit le lendemain matin pour se rendre à Bytown et à Toronto.

La réception que Mgr. Bédini reçut dans ces deux villes fut très-enthousiaste, et la jeune Cité de Bytown se surpassa. Nous oublions de dire que la ville de Québec avait aussi rivalisé avec Montréal, de même que plusieurs de nos paroisses avaient rivalisé entre elles à qui se montrerait plus belle dans sa foi et dans son enthousiasme. Mais St. Hyacinthe devait donner un bien autre spectacle, et, le dix septembre, un correspondant de cette dernière ville écrivait avec raison :

"Son Excellence le Nonce Apostolique, Mgr. Bédini, doit être convaincu maintenant que le progrès se fait rapidement au Canada. On a dit que les démonstrations faites à Québec et à Montréal pour lui souhaiter la bienvenue étaient belles ; celles qui ont été faites à St. Vincent-de-Paul et au Sault-au-Récollet et celles de Longueuil et du Sault-St-Louis, étaient également très-belles et très-touchantes ; cependant on nous dit que celle de Bytown a surpassé toutes celles qui avaient eu lieu précédemment : les autorités civiles ont fait tirer le salut militaire par le canon de la cité, et ont préparé une immense procession aux flambeaux pour l'arrivée de Son Excellence, à 8 heures du soir.

"Mais quoiqu'en en dise, nous sommes portés à croire que la démonstration de jeudi, à St. Hyacinthe, à l'occasion de la visite de Son Excellence, a été plus belle encore que toutes les autres. Son Excellence s'était rendue la veille, et avait été reçue au chemin de fer par sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de St. Hyacinthe et Son Honneur le Maire de la ville. Une foule immense de la Cité et de la campagne bordait l'avenue que Son Excellence avait à parcourir jusqu'à l'église, s'agenouillant pour recevoir la bénédiction des mains de ce digne Représentant du St. Siège.

"Jedi matin, devaient avoir lieu une ordination et la bénédiction du nouveau Collège de St. Hyacinthe. Tous les prêtres du Diocèse qui terminaient leur retraite ce jour-là, se rendirent à cette belle fête par les premiers chars du matin. Jamais peut-être on n'avait vu en Canada un aussi grand nombre de membres du clergé réunis. Tous les diocèses y étaient représentés, nous dit-on, et on a compté jusqu'à 150 prêtres dans un même appartement du Collège. Il y avait quatre Evêques du Canada, outre l'Archevêque de Thèbes, N. N. S. Bourget, Prince, Cooke et LaRocque.

"Trois Ecclésiastiques du Collège de St. Hyacinthe eurent le bonheur de recevoir les Ordres Sacrés des mains de Son Excellence, en présence d'un clergé aussi nombreux.

M. Michel Godard reçut l'Ordre de la Prêtrise, et MM. Jacques Michon et Julien Leblanc, le Diaconat."

La messe finie, Mgr. Prince monta en chaire et fit une touchante allocution sur le bonheur qu'avait le peuple de St. Hyacinthe d'avoir une visite aussi distinguée que celle d'un Nonce Apostolique, d'un Représentant immédiat de l'Eglise universelle, et demanda en terminant la bénédiction de Mgr. Bédini pour ses ouailles et pour le Collège qui allait être à l'instant béni.

Mgr. Bédini, se levant aussitôt, s'exprima en ces termes :

"Je puis vous dire, mes chers frères, d'après ce que j'ai vu du Canada, que votre pays n'a rien à envier aux autres peuples de la terre.

"Je ne saurais vous exprimer combien il est doux pour moi de rencontrer, si loin de ma patrie, un accueil aussi bienveillant. Cela fait voir combien vous comprenez le véritable esprit du catholicisme qui unit tous ses membres par des liens que l'éloignement des lieux ne peut ni rompre ni affaiblir. Séparés par la distance, nous sommes unis par le cœur et les sentiments. Cela prouve encore le respect que vous avez pour les autorités de l'Eglise, que vous reportez vos pensées et votre attachement au véritable Centre de la foi, le centre du vrai bonheur. Je vous remercie de l'esprit éminemment catholique qui vous réunit ici. Combien le St. Père sera heureux d'apprendre l'attachement que vous avez pour lui et pour l'unité catholique ! Je n'oublierai jamais mon passage au Canada. Tout indigne que je suis de représenter ici Sa Sainteté, on a rivalisé de zèle et de respect pour moi, depuis Québec et Montréal, et dans toutes les parties de votre pays que j'ai visitées. Partout j'ai été heureux de pouvoir bénir votre clergé, vos enfants, vos institutions d'éducation et de charité que j'ai trouvées si nombreuses et si recommandables."

Après la bénédiction de Mgr. Bédini, la foule se rendit au nouveau Collège, édifice aux vastes proportions, élevé sur une éminence qui forme un riante paysage et commande un beau point de vue. Tout le clergé s'y étant rendu, le Nonce bénit cet Etablissement dont les destinées sont encore plus grandes que ses proportions.

Le Rév. Messire Raymond, Vicaire-Général du Diocèse et Supérieur de cette Institution fit, à la fin de la cérémonie, une éloquente adresse, que nous regrettons de n'avoir pas sous la main. C'était l'histoire rapide du Collège de St. Hyacinthe et le développement des principes qui servent de base à l'éducation religieuse, morale, littéraire et scientifique en Canada.

Mgr. Bédini fut charmé de trouver l'éducation si répandue sur les rivages du St. Laurent, et félicita vivement nos Institutions publiques.

"Je devrais me contenter de dire, ajouta-t-il : honneur au peuple canadien pour tout ce qu'il fait. Vous êtes ici à la source même du vrai bonheur, parce que vous avez su comprendre qu'il n'y a de paix que dans la Religion et que tout vient de Dieu. Cela vaut mieux, infiniment mieux, que ce prétendu progrès, cette prétendue prospérité, ce prétendu bonheur que l'on veut obtenir par les révolutions qui brisent tout et bouleversent le monde. Vous avez le meilleur secret, et je vous le répète : mes sincères félicitations. Mon désir est de pouvoir dire, bien loin et bien haut, qu'il est un pays éloigné de l'Europe, mais bien digne de la sur-

passer, où l'on est sage, où l'on est heureux, parce que l'on est religieux. Une institution comme celle-ci ferait honneur à tous les pays, et je sais que les Directeurs, les Instituteurs et les Elèves sauront en apprécier les avantages. C'est une preuve qu'ici, comme ailleurs, le Catholicisme aime l'éducation et les lumières, qu'il déteste l'ignorance et l'obscurantisme. Un monument comme celui-ci est une richesse pour le catholicisme.

"Parents, vous devez être heureux de pouvoir envoyer vos enfants dans cette maison pour y puiser les lumières de l'éducation ; mais prenez garde de leur faire perdre les trésors qu'ils y auront recueillis. Sachez qu'à l'âge où l'on reçoit l'éducation il faut peu de chose, un mauvais exemple, une parole, un doute, pour tout perdre."

M. Cadoret, le généreux Donataire du terrain sur lequel s'élève le Collège de St. Hyacinthe, fut également complimenté par Mgr. Bédini.

Ensuite le public sortit et alla attendre le clergé sur le devant du Collège ; et quand son Excellence, accompagnée des quatre Evêques déjà nommés, parut sur le perron, l'hon. L. A. Dessaulles, Maire de la ville, lui présenta l'adresse suivante :

"A Son Excellence Monseigneur Bédini, Archevêque de Thèbes, Nonce Apostolique au Brésil, maintenant en mission extraordinaire aux Etats-Unis, etc., etc.

Monseigneur,

"Permettez à la population de St. Hyacinthe de profiter de la présence du premier Représentant du Chef de l'Eglise qui ait visité notre pays, pour lui exprimer, par notre organe, les sentiments de profond respect et de vénération dont elle est pénétrée envers le Pontife vertueux, et l'homme particulièrement éminent sous tant de rapports, que la Providence a préposé à la garde des destinées du Catholicisme.

"Permettez à cette population, Monseigneur, de vous offrir, pour les reporter aux pieds du Père commun des fidèles, ses protestations sincères de dévouement à la foi de ses pères, et d'attachement inviolable à ses croyances religieuses.

"Permettez-lui enfin, Monseigneur, d'offrir à votre Excellence l'hommage de son respect, et de lui témoigner combien est grande et vraie la satisfaction qu'elle éprouve à voir au milieu d'elle un ami personnel du Souverain Pontife, né dans la même ville, instruit et formé dans les mêmes établissements, que son caractère personnel autant que sa haute intelligence ont élevé au poste éminent qu'il occupe aujourd'hui.

"La population de St. Hyacinthe, Monseigneur, remercie avec gratitude, votre Excellence, de la condescendance et du bon vouloir qu'elle a bien voulu mettre à venir consacrer à la Religion, et faire surgir, en quelque sorte, à la vie morale, le nouvel Edifice où sera bientôt installée la précieuse institution que notre ville a le bonheur de posséder.

"Cet Etablissement, Monseigneur, nous est cher à plus d'un titre. Nous y avons presque tous reçu le pain de l'intelligence ; nous y avons été nourris et fortifiés dans les croyances religieuses, préparés aux idées d'ordre public, affermis dans les principes de morale privée qui paraissent, aux yeux des étrangers, former un des traits saillants du caractère de notre population ; nous

lui devons enfin, en grande partie, les progrès que notre ville a faits dans le passé, ainsi que la prospérité que semble lui promettre l'avenir.

“ Nous savons surtout nous rappeler, Monseigneur, que ces bienfaits, si grands, si féconds en heureux et impérissables résultats pour la population canadienne, sont dûs à la prévoyance éclairée, au zèle infatigable, à l'amour bien entendu de la patrie, déployés par un membre du clergé canadien, par le vénérable Antoine Girouard, bienfaiteur tout à la fois de son pays et de sa localité.

“ Nous avons tous connu et chéri cet homme remarquable, d'autant plus grand à nos yeux qu'il se faisait plus modeste et plus humble; d'autant plus méritant qu'il mettait plus d'abnégation personnelle dans ses sacrifices et ses bienfaits; et les vingt années qui se sont écoulées depuis que cette paroisse a eu le malheur de le perdre, n'ont affaibli en rien l'estime et la reconnaissance que, pendant sa longue et utile carrière, nous avions vouées à cet homme juste et vénéré de tous.

“ Permettez-nous, Monseigneur, de vous réitérer nos plus sincères assurances de respect, en même temps que les remerciements de la population de St. Hyacinthe, pour votre bienveillante visite, et laissez-nous espérer que Votre Excellence remportera quelque souvenir agréable de son court séjour chez un peuple qui, s'il n'a pu lui rappeler les splendeurs des nations européennes, a peut-être pu lui paraître mériter quelque intérêt par son attachement à sa Religion, par ses mœurs douces et ses habitudes primitives, dûes à ses occupations exclusivement agricoles.

“ Acceptez enfin, Monseigneur, l'expression sincère que nous formons que Votre Excellence puisse longtemps encore consacrer au service du Saint-Siège les brillantes facultés que la Providence lui a départies.

“ L. A. DESSAULLES,
“ Maire.

“ St. Hyacinthe, 8 sept. 1853.”

Mgr. Bédini répondit encore très-heureusement à cette nouvelle marque de respect, à cette nouvelle protestation d'attachement des Canadiens à la foi de leurs pères et au St. Siège :

“ Je vous félicite, M. le Maire, sur les beaux sentiments que vous venez d'exprimer. Soyez certain que tant que le peuple conservera cet esprit de foi et de Religion, ce respect pour les autorités de l'Église et de l'État, il jouira d'une félicité que bien d'autres peuples cherchent en vain dans les grandes convulsions politiques. La vraie Religion inspire le respect des lois et des autorités qui seul fait le bonheur de l'État. Et je suis heureux de dire en terminant que les mœurs pures et paisibles des Canadiens sont autant dûes à l'enseignement religieux et au clergé qu'à tout autre cause.”

Cette cérémonie, pleine de joyeuses et sublimes émotions, fut la dernière des manifestations des Canadiens en l'honneur de Mgr. Bédini. Quelques jours après, l'illustre Prince de l'Église, après avoir assisté à l'ouverture de la retraite pastorale du diocèse de Montréal et béni les prêtres du Séminaire de St. Sulpice qui avaient été assez heureux pour le posséder au milieu d'eux, s'embarquait pour les États-Unis, où l'appelaient de nouveaux devoirs et des contretemps qui n'ont pourtant pas été capables de lui faire oublier les beaux jours passés sur le sol hospitalier du Canada.

III

Ce serait ici le lieu d'apprécier les résultats pour la foi et pour la nationalité, de la visite Mgr. Bédini sur le sol Canadien. Mais nous aimons mieux nous taire et laisser parler à notre place une voix plus autorisée que la nôtre.

S'adressant aux fidèles de son Diocèse, le premier jour de l'an 1854, Mgr. de Montréal leur disait :

“ Le Canada est encore un des pays du monde les plus religieux, et c'est ce qui a singulièrement frappé Son Excellence Mgr. le Nonce Apostolique, qui dernièrement nous visitait avec cette douce effusion de cœur qui le rendait pour nous une vive image du Vicaire de Jésus-Christ. À la vue de toutes les démonstrations religieuses dont il était l'objet, en sa qualité de Représentant du Souverain-Pontife, il n'a cessé d'admirer, louer et bénir l'esprit religieux qui règne dans ce pays. Il a remporté, profondément gravé dans son cœur, le souvenir de ces ravissants spectacles de foi qui se renouvellaient à chacun de ses pas. Il ne manquera pas de répéter à N. S. Père le Pape lui-même ce que fait faire ici l'esprit religieux, et le respect qu'il inspire aux grands comme aux petits pour l'auguste Chef de la Religion.”

De son côté, Mgr. J. C. Prince, évêque de St. Hyacinthe, s'exprimait en ces termes en parlant de l'ouverture des vastes bâtiments de son Collège :

“ Cet établissement, qui fait autant l'honneur de la religion que la gloire du pays, devait être béni avec toute la solennité possible. C'est ce que nous eûmes le bonheur de voir se réaliser, lors de la visite que daigna faire à notre jeune Diocèse Son Excellence Mgr. Bédini, Nonce Apostolique. Oh ! qu'elle fût belle et à jamais mémorable, cette cérémonie de la bénédiction du nouveau Collège ! Mais surtout qu'elle fût sainte et consolante pour tout cœur catholique, cette prière unanime de quatre Evêques, assistant le digne délégué du St. Siège ; environnés qu'ils étaient de plus de cent prêtres représentant le clergé de presque tous les diocèses de la Province ; et tous ces pontifes et tous ces pasteurs religieusement escortés d'une foule immense de fidèles qui priaient et tressaillaient de bonheur !”

Le Maire de Québec, à la tête de plus de trois mille canadiens ; tous les membres catholiques du Parlement ; plusieurs Officiers supérieurs de l'armée anglaise ; les Représentants des premières familles de la Province et un certain nombre d'éminents convertis ; enfin le vénérable Archevêque de Québec, au nom de ses suffragants, ont redit tour-à-tour combien la visite de Mgr. Bédini au Canada se conservera longtemps dans le souvenir et le cœur de nos populations.

IV

Quelle était la mission de Mgr. Bédini auprès du gouvernement de Washington ? Nous l'ignorons. Mais le Nonce apostolique pouvait-il porter au peuple américain autre chose que des paroles de paix et de salut ? Non ; et la lettre suivante adressée par Pie IX au Président nous confirme complètement dans cette opinion :

“ Nous chargeons Mgr. Bédini, disait l'illustre Pontife, notre Nonce ordinaire au Brésil, de complimenter votre Excellence et de lui témoigner nos sentiments envers Elle et le peuple des États-Unis. C'est une personne distinguée par de grandes qualités de

l'esprit et du cœur. Nous ne doutons pas que cette expression de nos sentiments ne vous soit agréable, et que le porteur de cette lettre ne soit reçu avec toute la considération et tout le respect qui lui sont dus."

Pic IX, en écrivant cette lettre, se rappelait sans doute les adresses de félicitations et de sympathies que le peuple américain lui adressait en 1847, quand Sa Sainteté donnait à ses peuples ce gouvernement représentatif qui devait quelques mois plus tard la conduire, le poignard dans les reins, sur le chemin de l'exil et livrer Rome aux horreurs du pillage et de l'anarchie.

Mais les temps étaient changés; la secte des *Know-Nothings*, alors toute-puissante aux États-Unis, devait couronner, de ses insultes, le front vénéré de l'Évêque catholique. A Buffalo, à Cincinnati, à New-York, Mgr. Bédini entendit hurler à ses côtés les passions des mille sectes protestantes qui proclamaient les institutions républicaines en danger, parce qu'un légat du St. Siège venait, au nom de son auguste maître et seigneur, saluer le représentant légitime de ces mêmes institutions!

Les invectives de la populace, et cette insurrection momentanée contre le catholicisme, ne furent pas cependant la plus amère douleur de Mgr. Bédini, ni sa plus grande humiliation. Il portait dans son cœur les paroles de son divin maître qui promet à ses disciples les persécutions en récompense de leur zèle et de leurs travaux. Le prêtre violateur de ses vœux, Gavazzi, après avoir troublé le triomphe de Mgr. Bédini en Canada, le poursuivait de sa présence dans toutes les villes des États-Unis.

Disons-le toutefois, à l'honneur du vrai peuple américain: toujours et partout l'apostat fut reçu avec beaucoup de froideur et souvent avec mépris. "Ce moine défroqué, disait un journal de New-York, est comme une mouche irritée qui bourdonne sans cesse, fatigue tout le monde, mais n'atteint plus personne. On paraît tout-à-fait dégoûté de lui, et nous ne savons pas sur quelle classe d'hommes il peut compter maintenant." Les lectures de Gavazzi en cette cité, ajoutait un journal d'Albany, n'ont eu que bien peu d'auditeurs; pas une seule dame n'a voulu aller l'entendre. Ses invectives violentes et dégoûtantes ressemblent beaucoup aux absurdités de l'ex-moine Leahy. Ce style est usé."

Pendant que le mépris des honnêtes gens et des classes élevées du peuple américain récompensait les turpides de Gavazzi, le Nonce apostolique était invité à dîner chez le Gouverneur Seymour; il s'est trouvé là en contact avec les hommes les plus distingués de l'État de New-York, et avec les ministres les plus remarquables des différentes dénominations religieuses.

La voix de Gavazzi s'était donc perdue dans le vide: il est clair qu'on n'aurait pas fait une telle réception à un personnage qu'on aurait pu raisonnablement croire coupable ou accuser de grands crimes d'état.

Le *Herald* de la ville impériale observait à ce propos: "Le Nonce peut compter sur l'hospitalité des vrais citoyens et les politesses des officiels. Accrédité auprès d'un autre gouvernement, il n'a pas de relations officielles avec le nôtre, mais il reçoit partout la reconnaissance de son rang comme ecclésiastique et représentant d'un état ancien et ami."

Il y eut même, dans le Sénat américain, des voix courageuses qui comprirent que l'honneur de la nation était gravement compromis et qui ne craignirent pas de

flétrir les manifestations des *Know-Nothings* si injurieuses pour le chef des nations catholiques.

"Que vont dire de ces scènes honteuses, s'écriait M. Douglass, les grands défenseurs du protestantisme et de la liberté civile et religieuse? Avoueront-ils que ce sont les calomnies qu'ils ont débitées contre Mgr. Bedini qui sont la cause de cette effervescence, et que, par conséquent, c'est sur eux que retombe la responsabilité et la honte de ces actes? Essayeront-ils de prouver qu'il y a quelque chose d'offensant dans les discours ou les actes de Son Excellence, le Nonce Apostolique, quelque chose qui puisse provoquer de semblables désordres? Ou bien, laisseront-ils penser que le protestantisme peut devenir intolérant, sans prétextes, avec les haines dont il s'inspire et qu'il communique à ses adeptes? Quelque soit le parti qu'ils adoptent, il y a là une tache d'autant plus ineffaçable que la tentative avait pour objet un personnage distingué, un haut dignitaire d'État, l'Ambassadeur d'un gouvernement ami, outre sa qualité religieuse d'évêque et de représentant du chef de l'Église universelle. La vraie tolérance devrait tout supporter; cependant, on peut pardonner l'exaspération quand il y a provocation et insulte, mais, dans le cas présent, il n'y a pas un prétexte, on s'est seulement formalisé de ce que Mgr. Bedini ait officié dans l'église de l'évêque de Cincinnati!"

Ces nobles paroles d'un sénateur protestant eurent de l'écho parmi les populations américaines et la presse démocratique qui représente aux États-Unis, à l'encontre de la presse républicaine, les idées conservatrices, répara par une protestation unanime l'affront fait à un pouvoir ami et le déshonneur infligé à la nation elle-même.

En laissant le sol américain, Mgr. Bedini, ce vrai disciple du Dieu qui pardonne, n'emporta avec lui que le souvenir des bons procédés qu'il avait reçus des Américains. Dans une lettre qu'il écrivit de Londres, le 17 février 1854, à Sa Grâce l'Archevêque de New-York, après avoir rappelé délicatement les événements qui ont navré son âme de douleurs, il ajoute aussitôt:

"Cependant, comme preuve plus sensible de ma gratitude et d'un pieux souvenir, qui rappellera mon voyage dans vos diocèses, j'envoie à Votre Grâce et à vos Collègues, un certain nombre d'images de la Bienheureuse Vierge de Rimini, que j'ai fait graver exprès dans cette ville. Ces gravures sont prises d'après le *merveilleux* portrait même de la Bienheureuse Vierge, et qui m'a été donné par le pieux et zélé évêque de cette cité. Le mouvement *merveilleux* des yeux a eu lieu précisément durant ma juridiction civile, lorsque je gouvernais Bologne. Il était très-juste qu'après que l'attention des Américains eût été attirée sur ces événements accomplis sous mon administration, je l'appelasse aussi sur un fait qui a le plus signalé mon administration. Sans réclamer une *foi divine* sur cet événement, puisque je crois que la sentence d'autorité du Vatican n'est pas encore intervenue; cependant la foi toute humaine, quelle qu'elle soit, a encore assez force en faveur de ce prodige si bien établi. Je considère que la diffusion d'un portrait si béni et si plein d'une céleste inspiration sera, pour les cœurs catholiques, non seulement agréable, mais utile et efficace pour leur piété....."

"Je prie Notre-Dame de Rimini de tourner ses regards de bonté vers cette terre où il m'est si doux de

distribuer son image. Oh ! puisse cette très-puissante Mère de l'Homme-Dieu consoler, de son regard céleste, un si grand nombre de ses enfants qui chercheront dans son cœur maternel la fontaine de tant de grâces ! Puisse-t-elle aussi opérer, chez tant d'autres qui refusent encore obstinément de l'appeler leur mère, le prodige d'ouvrir leurs yeux à des notions plus vraies, plus justes et plus saintes.

Je dois vous demander pardon, Monsignore Mio Venerabilissimo ; je m'aperçois que l'ardeur m'entraîne sur un champ qui est tout-à-fait le vôtre. A Votre Grâce, plutôt qu'à moi, sied le langage qui exhorte, conseille et prie au nom de la foi. Cependant, pardonnez au sentiment surabondant que j'éprouve, rempli que je suis de souvenirs d'autant plus agréables qu'ils me rappellent ces chers Américains qu'il me semble n'avoir quittés que depuis quelques instants et que je chérirai toujours sans distinction de foi. Soyez mon interprète auprès d'eux, Monsignore, quand vous le pourrez, et sachez que je suis toujours prêt à obéir à vos désirs.

Cette Madone de Rimini dont parle Mgr. Bédini, nos lecteurs la connaissent presque tous ; c'est une gravure sur acier qui représente la Ste. Vierge les mains sur le cœur et les yeux élevés au ciel dans une extase d'amour pour son divin fils. Au-dessus de l'encadrement de l'image se trouve le monogramme couronné de la mère de Dieu, avec cette légende :

“ *Misericordes Oculos ad nos converte.* ”

Et au-dessous est gravée l'inscription suivante, qui donne l'histoire de la Madone de Rimini :

“ Cette image est la copie fidèle du tableau vénéré dans l'Eglise de Santa Chiara à Rimini (Etats de l'Eglise), dans lequel les yeux de la Ste. Vierge ont apparu à différentes reprises, miraculeusement animés et en mouvement, devant un concours très-nombreux de fidèles, durant les années 1850 et 1851. ”

Enfin l'écu de son des armoiries du noble prélat décore le bord de la gravure et est entouré de la dédicace suivante :

Aux catholiques des États-Unis et du Canada.—C. Bédini, Archevêque de Thèbes, Nonce Apostolique, Edifié et Reconnaisant, présente cette image de la puissante Ste. Vierge Marie, Mère de Dieu.

Nous avons reçu avec autant d'émotion que de gratitude ce précieux souvenir de Mgr. Bédini ; il restera pour notre province un de ses plus beaux titres de gloire, lui rappelant toujours l'honneur insigne qu'elle a eu de recevoir le premier Nonce Apostolique envoyé par le St. Père aux peuples de l'Amérique.

Mgr. Bédini, pour donner au Séminaire de St. Sulpice une marque de sa haute bienveillance, a daigné lui envoyer un calice en vermeil qui porte l'inscription suivante : *Ecclesie majori Marianopolit. Canadensis ob acceptas singularis honoris significationes mutuique levaminis solatium, CAIETANUS BÉDINIUS, archiep. Thebar. Offert, anno Dni. MDCCCLIV.*

Ce n'est pas, du reste, la seule marque de bienfaisance que nous ayions reçue de l'illustre Prince de l'Eglise : M. Charles Wilson, ancien maire de Montréal, M. Jacques Viger, premier maire de Montréal, furent, par son entremise, décorés de la médaille de commandeur de l'ordre de St. Grégoire, et M. Vallières de St. Réal nommé chevalier de l'ordre de St. André, lors de son voyage en Europe.

En 1860, Mgr. Bédini fut créé cardinal, et c'est dans cette haute position que la mort est venu l'enlever à l'Eglise dont il était la gloire, dans un âge peu avancé, mais plein de vertus et mûr pour le Ciel.

PREMIERE PARTIE.

LA CONVENTION DU 15 SEPTEMBRE ENTRE NAPOLEON III ET VICTOR-EMMANUEL.

I.

Je commencerai en disant mon opinion sur la *Convention du 15 septembre 1864*, par laquelle la France s'est engagée envers le roi Victor-Emmanuel à quitter Rome dans deux ans.

On ne m'accusera pas, sur ce point, d'avoir cette fois parlé trop tôt.

J'avais, pour attendre, deux graves motifs.

Rien ne fut jamais moins agréable que le rôle de prophète de malheur. Cependant je l'ai rempli sans hésiter, quand il l'a fallu ; et dès le commencement de cette douloureuse question, j'en ai prévu la fin. J'ai suivi tous les pas qu'on a laissés faire au Piémont vers Rome, et ce que M. de Falloux a nommé *l'itinéraire de Turin à Rome*. Par suite, j'ai vu la grande inspiration de la France, vivante encore dans un vote mémorable de l'Assemblée nationale en pleine République, vivante dans les paroles du général Cavaignac, s'écriant : “ Il faut voler au secours du Saint-Père, ” vivante dans les premières et nobles déclarations de notre Empereur actuel ; j'ai vu, dis-je, cette grande inspiration s'affaiblir et s'épuiser. J'ai vu la garantie solennelle du droit devenir une protection provisoire ; la protection du droit devenir une garde de la personne ; la garde une simple escorte ; l'escorte une faction aux portes de la maison et du jardin ; puis il m'a semblé que l'arme devenait pesante au bras qui la portait : j'ai suivi les jours, marqué les degrés, compté les heures : catholique inquiet, citoyen humilié, je n'étais pas pressé d'ajouter une pièce de plus à ce dossier dont les juges seront Dieu et la postérité.

J'avais un second motif d'ajourner. Ne voulant pas cesser de croire fermement à la sincérité du gouvernement français, représenté dans la négociation qui a précédé la *Convention*, par M. Drouyn de Lhuys, j'ai voulu attendre, écouter, réfléchir, avant de m'avouer que mon pays, si souvent trompé par le Piémont dans les affaires d'Italie, venait de l'être une fois encore, et de faire un pas vers l'abandon complet du pouvoir pontifical.

Maintenant, après l'interprétation donnée par le Piémont à la *Convention*, je n'en doute plus.

Je ne connais pas de douleur comparable à celle qui suit une telle constatation. Elle est plus pénible encore, lorsqu'on a été conduit vers cette triste évidence à tâtons et à travers les ténébres, à travers des heures, de longues heures d'incertitude, d'attente, d'hésitation, d'équivoque et d'angoisse, que ne parvenaient pas à dissiper les explications embarrassées et superflues d'un ministre faisant des efforts sincères, mais vains, pour ne pas s'avouer à lui-même que sa parole avait été prise à des embûches.

Comment avons-nous appris, nous, évêques, cette *Convention* qui intéresse la personne et les droits du Chef de l'Eglise ? Comment en a-t-il été informé lui-même ?

Par les indiscrétions incomplètes de quelques journaux mis à moitié dans le secret.

Un jour, nous avons appris que deux étrangers avaient traversé Paris, puis qu'ils étaient partis, comme des voyageurs pressés, après leur commission faite, emportant dans leur bagage une feuille de notre histoire nationale, un traité qui engage la France et qu'elle a ignoré.

Il est vrai, ce traité avait reçu la signature de l'Empereur, qui, par des promesses répétées, s'est engagé solennellement à soutenir le Pape, et la signature d'un ministre, rentré aux affaires dans l'honneur de cette résolution : ce devait être assez pour se confier ; ce n'était pas assez pour comprendre. On ne comprenait pas bien, en effet, à quel intérêt la France obéissait en changeant brusquement de rôle.

Je ne parle plus ici du rôle de la France sous Charlemagne. Et, cependant, je me dis avec douleur : Est-il donc entendu que nul ne doit plus songer à ce rôle magnanime ? Je ne parle plus du rôle de la France en 1849, ni du rôle de la France à de fréquentes reprises, pendant les mille ans qui séparent ces deux époques.

Mais il était un rôle moins beau, et toutefois honorable encore, et accepté depuis quelques années. En gardant Rome, et en maintenant dans les États pontificaux si violemment diminués, une occupation si restreinte, l'Empereur réalisait encore, disait-on, quatre grands avantages : il devait à cette occupation l'estime de l'Europe catholique, la tenue en respect de l'Italie révolutionnaire, la gratitude du clergé français, et enfin une position politique et stratégique importante.

Que gagnera la France à perdre cette position ? Je ne me l'explique pas ; mais ce n'est point mon affaire, du moins comme évêque. Je me persuadais au moins qu'en quittant Rome, la France ne délaisserait pas le Pape, et qu'averti des ambitions persistantes et des violences passionnées du Piémont, elle prendrait des garanties sérieuses.

On affirmait que tout cela se trouvait dans le traité.

Plusieurs me conseillaient la confiance, ou au moins la résignation.

Que voulez-vous ? me disaient-ils, quand la Convention était imparfaitement connue, que voulez-vous ? Ce qui est perdu est perdu. L'important est de conserver ce qui reste. Or, si Victor-Emanuel renonce définitivement à Rome ; si la France en garantit positivement au Saint-Père la possession stable ; si le Saint-Père, appuyé sur des troupes à lui et sur des ressources suffisantes, est mis à même de continuer librement au Vatican, désormais sans ennemis, le cours de son divin ministère et de son royal sacerdoce, que voulez-vous de plus ? Sans fermer toutes les plaies, sans donner satisfaction à tous les droits, cet État réduit, très-injustement réduit, mais paisible, n'est-il pas préférable à ce qui est ?

Attendons, disais-je, et voyons les textes et les faits.

Eh bien ! les textes et les faits ont parlé. Je sais désormais à quoi m'en tenir, et je trouve opportun de dire sur ce point ma pensée toute entière, et d'aller au fond des choses.

On me trouvera peut-être long ; mais dans quelques jours le Sénat et le Corps législatif vont s'assembler, et une discussion décisive aura lieu sur cette grande question. C'est pourquoi je veux la traiter à fond et l'embrasser une dernière fois dans son ensemble. Le moment est pressant : il faut éclairer le présent et l'avenir par le passé.

Quel est le sens attaché par la France à ce traité ?

M. le ministre des affaires étrangères a eu la bonté de nous l'expliquer par des dépêches qui présentent ainsi le rôle du Piémont :

L'Italie se convertit, elle revient à des sentiments plus raisonnables ; on peut se fier à elle. Ne pouvant pas aller à Rome, elle se contentera de Florence pour capitale. Bien plus, elle gardera la frontière du Pape sous la garde d'un bon voisin, nous lui laissons le droit sinon le moyen de refaire son armée et ses finances.

L'Italie est faite, Rome est préservée ; notre tâche est finie.

Mais le Piémont l'entend autrement, et les commentaires officiels, donnés par Turin à la Convention, vont le démontrer avec la dernière évidence à tout homme impartial et de bonne foi.

Reprenant, au sujet de cette Convention qui semble devoir tout achever, la suite nécessaire des choses, je vais dire simplement :

1o Ce que je pense du Piémont ;

2o Ce que j'espère de la France.

Et j'ajouterai quelques observations, sur ce qu'on demande au Pape, et enfin sur ce que seront ici les responsabilités.

(A continuer.)

Obituaire.

Le Séminaire de Nicolet vient de faire une perte sensible dans la personne de M. François Désaulniers, sous-diacre, décédé le trois mars, à l'âge de 57 ans et onze mois, après en avoir passé 47 dans cette institution célèbre à tant de titres.

L'abondance des matières ne nous permet pas, pour le moment, de consacrer, comme nous l'aurions voulu, une notice plus étendue à un homme qui a donné un lustre nouveau au nom Canadien-français.

Disons cependant que né le 5 avril 1807 à Ste. Anne d'Yamachiche, il entra en 1819 au Séminaire de Nicolet pour ne le plus quitter. Il prit la soutane en 1828, professa pendant cinq ans successivement la Rhétorique, la Philosophie et les Mathématiques, reçut en 1833 le degré de Maître-ès-arts au Collège de Georgetown et revint en 1834 au Séminaire de Nicolet où il occupa jusqu'en 1856 la chaire de philosophie.

L'Université Laval conféra également à M. Désaulniers le degré de Maître-ès-arts.

Très versé dans l'histoire, surtout dans l'histoire du Canada qu'il connaissait à fonds, dans la généalogie des familles Canadiennes, dans la philosophie, M. Désaulniers n'avait peut-être pas de rival dans les mathématiques : plusieurs fois le gouvernement eut recours à ses lumières.

M. Désaulniers était le fils de M. Frs. Désaulniers, aujourd'hui octogenaire, ancien membre du parlement et frère du Dr. L. L. L. Désaulniers, ancien député de St. Maurice, et de Messire Isaac Désaulniers, l'éminent professeur de philosophie au Collège de St. Hyacinthe.

Les restes mortels de M. Frs. Désaulniers ont été déposés le 7 Mars dans l'église de Nicolet à côté de ceux de feu Messire Leproux, cet ancien directeur qu'il a aimé de l'amour d'un fils pour son père.

— Nous devons également enregistrer la mort du plus ancien prêtre du Diocèse de Québec, Messire Alexis Leclerc, ancien curé de St. Jean Deschailions, décédé le 15 Mars à St. Pierre les Becquets à l'âge de 79 ans.

M. Leclerc était né à Québec, le 2 novembre 1786 ; avait été ordonné prêtre, le 8 octobre 1809, pour aller vicairie à St. Hyacinthe, où il demeura jusqu'en septembre 1811. Il passa ensuite près de 4 ans à Bonaventure, et fut nommé curé de St. Pierre les Becquets, avec la desserte de St. Jean. En 1824, il fut transféré à St. Michel d'Yamaska, revint à St. Jean en 1841, et y resta jusqu'en 1852.